

LE NOMBRE DES CHOSES

3eme texte sur 11

Driss SANS- ARCIDET LACOURT

La presqu'île Caen 2016-2018

NOSOTROS

Cet hôtel était tout pour l'oncle, pas les clients ; l'hôtel tout seul, posé sur un rebord de plage bien rincé par les vagues avec de grands rideaux blancs comme des voiles.

C'était sa mythologie. Sans doute tout avait comme origine un cargo. Un cargo que personne n'avait vu, un naufrage peut être. Un naufrage de nuit, ceux sont les plus poignants. Quoi qu'il en soit. Il y avait eu une grande tempête, un grand désordre de nuages, de vents et de menaces.

Au matin, le ciel était débarbouillé laissant une plage immense où roulait une mer d'oranges. Et ces fruits venus de l'inconnu avait tant impressionné mon oncle...

Oh bon sang, quelle journée !

Tout le village était là, immobile, devant le spectacle qui apportait jusqu'à nos pieds ces fruits rutilants, intacts. Je crois qu'il se passa de grandes heures avant que quelqu'un ne se décide enfin à les ramasser. Et ce fut, la curée, « une curée joyeuse sous une lumière romanesque ». C'est ainsi que le décrit mon oncle lorsqu'au voyageur de passage, il montre le cadre où l'unique photographie de ce jour rayonne sur tout le mur. L'image est si noire et blanc... il l'a prise lui-même. Et tout le monde réinvente la couleur de ces fruits miraculeux.

Cet évènement n'a pas eu le retentissement qu'il méritait. Chacun comme un bousier roula jusqu'à chez lui des charrettes remplies de ces fruits merveilleux, rêvant aux profits inespérés que ce naufrage invisible allait créer.

Et nous restâmes échoués, mon oncle et moi, au milieu des traces de pas et de roues sur la grève longtemps après la tempête.

Il reste pour nous, une image de ces oranges là qu'on transporta comme des reliques dans une petite procession : mon oncle devant et moi derrière tirant une carriole remplie de fruits couverts de sable.

L'histoire commence : Capriciosa

Quelques-unes ont miraculeusement conservé leur papier de soie,

« La capriciosa »

Qui représente une sorte d'espagnole qui nous tourne presque le dos et qui un bras en l'air nous montre une orange presque rouge .

Cette femme, mélange adroit d'impétueuse et d'effrontée, de réserve et d'exubérance porte une grande mantille toutes de franges brodées.

On dirait qu'elle s'y attendait à ce naufrage du fond de ses cageots. Et même qu'elle l'a toujours espéré, comme une cavale et comme des vacances à jamais. Et c'est nous qu'on l'a eu cette naufragée de première classe.

Si ce n'est pas du pot ça !

Je crois qu'il ne nous est même pas venu à l'idée d'en déguster une seule. On les regarde, on les soupèse, mon oncle dit :

- Elles sont lourdes, c'est qu'il y a du jus !

Mon oncle a sorti des Atlas, des livres, déroulé des cartes de navigation en papier épais, raturés, gommés. Il y a des règles, des compas, des loupes : on va trouver d'où elle vient cette femme !

On discute avec les doigts sur les documents : l'origine des fruits tracasse mon oncle

Moi, c'est la mine boudeuse de « la capriciosa » qui m'emporte.

On n'arrive à rien. Les cartes glissent à terre, les yeux sont rouges.

L'oncle dit :

« On sait trop peu de choses sur la conservation des oranges, on va les perdre ! »

Sempervirent

Citrus sinensis

On fonce vers les encyclopédies. On entasse en rempart autour de nous les livres de cuisine, de pâtisserie, d'arboriculture.

Le premier mot est :

Citrus

Le second est :

Sempervirent

Il est un fait : nous n'y comprenons rien !

On a tiré de tout ça deux phrases qu'on a recopiées sur nos cahiers de note :

« Pour se conserver, l'orange ne doit pas être en contact avec une autre variété de fruit »

Ce qui confirme notre idée selon laquelle « La Capriciosa » est fière, orgueilleuse et aussi :

« Les fruits oranges se conservent moins longtemps que les fruits jaunes qui eux même se conservent moins que les fruits verts »

Ce qui, à notre sens, souligne le caractère exceptionnel de notre butin.

Loin de moi l'idée de négliger l'étude, l'apprentissage de la connaissance cependant c'est cette Capriciosa qui m'intrigue le plus, cette femme hautaine qui attend qu'on lui pèle le fruit qu'elle tient avec tant de désinvolture.

Nous n'en avons pas ici des femmes de cette sorte. Nous avons des femmes noires comme des fourmis, des travailleuses aux grandes mains calleuses. Nous avons des femmes sèches qui tiennent les écoles au bout de leurs baguettes. Nous avons des serpentes lovées au fond des bistrots du port. Rien qui ressemble à cette sorte de reine des agrumes échouées one day sur notre plage.

Mon oncle s'enferme dans les rails de circulation des cargos, des avis de tempêtes, les termes exotiques.

Dogger bank and humber

Fladen ground, UTSIRE..

Gascogne et Biscaye..

Il s'entiche de ces termes, les tournent sur sa langue, les vocalisent. Il est définitivement perdu pour la cause des oranges. Il regarde les fruits mais son esprit voit plus loin vers un monde qui n'existe plus. Un univers liquide rempli de cargos et de marchandises de trajets courbes sur la surface du globe.

Il lance des termes :

« Le Trade »

- Comprends-tu le Trade ! »
- Non, je ne comprends pas, alors il ajoute :
- « Les grands cargos, les boites, les grues, les trains, les camions et au bout LA DISTRIBUTION »

Il insiste sur ce point.

« La distribution, partout par tout temps, tout immédiatement, puis il file, disparaît sous une montagne de registres.

Nos deux conceptions de l'orange commencent à s'affronter.

Pour ma part, je me focalise sur le trésor inespéré, découvert sur la plage, apporté par la tempête que nul n'a vue. C'est le caractère énigmatique de l'emballage, un message caché, l'amorce d'une grande enquête.

Pour mon oncle, c'est le signe irréfutable d'une reprise des grands échanges commerciaux.

Ça se résume en une formule :

« Les difficultés s'éloignent »

Il fait l'inventaire à voix haute des boutiques fermées, des rues bouchées, des entrepôts malmenés par une décennie de pillage.

« Tout est à reprendre »

Son esprit est déjà loin des précieuses orange et de la magnétique femme dont l'image occupe tout mon esprit.

Il préfère recouvrir ses études sur le commerce avec ses idées qui datent du temps de quand on ne connaissait pas la forme de la terre. Son prétexte à vite éclipsé notre éblouissement premier.

La seule chose qui se dit en ville c'est que les oranges se sont bien vendues. Transformées en denrées rares comme le café et la boîte d'oreillons d'abricots au sirop...

Je vois qu'on porte de nouveaux vêtements, on a acheté des chaussures presque neuves, des postes de radio qui diffusent de la musique de vainqueur, du sucre et le bistrot propose du vin à nouveau.

Je reste seul avec les papiers de soie, l'image pointillée de la femme qui ne semble s'adresser qu'à moi .

.....

LOS OTROS

Dans les vastes Haciendas, des messieurs ombrageux qui consultaient des colonnes de chiffres voulaient que tous ses fruits s'incarnent dans une image comme ils avaient vu dans les églises la figure de la madone, ils exigèrent une icône pour ces fruits étonnants.

Car s'il avait fallu trouver un nom, il fallait à présent découvrir la femme qui représenterait ce pays, fier, ou un vert sombre et brillant s'étalait partout dissimulant ces fruits étonnants qu'on appelait « Orange ». Il fallait sur un papier de soie créer une noble figure héraldique dont on emballerait certains fruits pour les rendre extraordinaires.

Là-bas, loin de tout, dans un entrepôt cabossé, étouffé de chaleurs, on avait fait défiler les ouvrières, les recluses, les farouches sans âges, les mentons en avant, les édentées, les mères de familles qui sentaient la soupe, les jeunes à la peau laiteuse, les vieilles sorcières, toutes.

On s'était dit que pour faire vrai, il fallait du vrai. Il fallait puiser dans cette marée de femmes vêtues de noir des pieds à la tête et qui, tous les jours venaient à l'entrepôt trier et ranger dans les cageots les oranges dont on faisait négoce. On avait longtemps cherché.

Tout n'était que déception car le vrai se dérobe à la vue immanquablement.

.....

NOSOTROS

Mais ici, au bord du monde, je reste avec les papiers de soie comme devant une énigme.

« Mais enfin, elles viennent bien de quelque part ! »

A force de répéter sans fin cette question, mon oncle pose ses livres, et ses rêves de reprise économique et jetant des yeux de toute part, il dit à mi-voix :

« C'est la construction de mystère Joseph ! »

Le mot est lâché comme un chien de chasse impavide un chien que rien n'arrêtera.

Les mystères sont le sel de la vie. La justification suprême sur lequel est bâtie toute religion et toute escroquerie.

Celui des oranges est satellisé autour de cette femme généreuse qui vit sur une feuille de papier de soie apporté par l'Océan.

Quoi de plus grand ?

Il n'y a que ce qui est grand qui me fascine. Précisément ici, au bord de nulle part, l'immense s'est fait tout petit pour m'épater encore plus.

Puis l'oncle lâche :

« Parfois le mystère fait exister les choses... »

C'est comme si la vie entraînait chez nous. Dans cet hôtel parcouru seulement par les scintillements de lumière et le mouvement des rideaux de tulle.

La vie attachée à un morceau de papier décoloré.

Mais il faut nommer les choses pour qu'elles existent, pour qu'elles existent plus encore. Car ce qui n'est pas nommé ne peut entrer dans notre existence.

J'ai ainsi dans ma poche un de ces papiers défroissé de nos oranges. Où que j'aïlle, je peux le sentir, bruissement soyeux délicat comme un sourire. Alors tout en marchant dans les rues empoussiérées au milieu des chiens borgnes et des enfants crasseux, je cherche le nom qui, le son qui résumera.

Mes yeux examinent tout comme un inspecteur de police, la réponse à ma question se trouve autour de moi. Ici c'est le H des grues portuaires qui fendent mon univers en deux. Au fronton des usines, je trouve le A qui ouvre la connaissance ; plus loin au milieu des machines-outils qui tendent leurs bras de métal vers le ciel je vois l'éclair électrique que forme le N. Je le revois dans la tréfilerie échevelée avec tous ces câbles emmêlés : N .

Encore le A pour marquer ma rage de connaître. Et naturellement et même un H qui tranche définitivement la question

HANNAH

-« Si ça t'aide !

Si ça t'aide répète mon oncle lorsque je lui fais le résumé de mes déductions faisant mine de ranger ses grands dessins de prévisions économiques, mon oncle marmonne :

« Ah les femmes, Joseph, les femmes c'est une rumeur

.....

Et là-bas, loin de tout dans le pays des arbres alignés, des petits ânes vaillants qui portent les grands paniers d'orange vers des haciendas blanches ou rigolent des fontaines d'eau fraîche, il y a **HANNAH**.

Hannah, elle ne sait pas qu'elle est la femme de toutes les oranges. Celle qui naufragera près de chez moi apportant l'aventure et les mystères. Elle va, comme un grand cheval de travail de la maison aux champs et des champs jusqu'à chez elle encore.

En fait, de loin, on ne voit guère les oranges. Il y a seulement ces alignements d'arbres aux feuilles vernissées, les pointes des escabeaux.

.....

Cependant, les mystères s'épaississent comme l'oncle le répète.

-toujours les mystères s'épaississent

Formule qui ne supporte aucune remarque et qui scelle le sort de la connaissance. Il y a ce qu'on peut savoir et ce qu'on ignore, il y a surtout ce qui est tenu hors de portée : Hannah.

.....

Hannah mais s'appelle t'elle ainsi ? Peut-elle imaginer un prénom aussi complexe, sans issue ? Elle va.

Phrase simple qui dévoile autant qu'elle dissimule.

.....

La vie d'Hannah autrement, de l'autre côté du monde comme de l'autre côté d'une pièce, lancée en l'air, tombée ici chez mon oncle, se déroule sans nous. Mettre un nom sur quelque chose qui m'obsède c'est se défaire d'une partie de la douleur que génère le mystère.

A croire que personne n'a regardé les papiers écussonnés qui entourent les oranges. Seul le profit qui donné un court élan à notre communauté à intéressé un moment les esprits.

Alors, me voilà seul avec cette fière figure qui me défie derrière sa panoplie de mantille et son regard noir.

.....

J'avais l'âge où le corps doit affronter les bouillonnements de l'esprit et la chimie.

L'oncle dit toujours : « Les hormones Joseph, les hormones » et il ferme un poing comme une rage, une impuissance.

-On ne peut rien contre, ça fuse, ça infuse au-dedans de nous puis c'est tornade et dévastation...

Cet homme frivole qui vit dans son hôtel, satisfait par l'absence des clients et le vide sidéral de la grande salle à manger sait bien que je grandis.

Ils sont loin les temps où jouer les explorateurs remplissait un été sans peine ; le temps des mouchoirs noués sur la tête, des grandes machettes en bois, des ponts de singes...

Les choses se sont présentées à moi, je n'ai pas eu le temps de m'y préparer. Je me souviens bien de la journée de la découverte. Tout aurait dû être si différent, si calmement vide.

Une baignade dans le scintillement des matins, ma serviette avec le monogramme de l'hôtel, les biscuits, la gourde d'aluminium, le livre que je traîne sans le lire...

C'est sans doute comme ça que la vie frappe.

Vlan ! Sous le soleil pâle, je le voyais bien galoper sur la plage le long en large, l'oncle il levait les bras, les laissaient retomber comme un sémaphore affolé.

Lui, il avait tout de suite vu le changement à la lisière des vagues. Cette couleur exotique qui venait de nous surprendre. De loin, la procession venue du village s'avancait sans doute avait on mit le curé en avant, car il peinait avec sa soutane au milieu des troncs et des détritiques que la tempête avait jetés là.

Tous le suivaient et mon oncle les attendait de pieds fermes avec les bras en croix comme un martyr.

Il parla et curieusement la procession s'immobilisa. De ma place, je voyais soudain cet homme s'improviser chef d'orchestre. Il montrait du doigt, s'avancait seul vers les premières vagues.

Sur un signal mystérieux, la foule s'élança, archaïque, les mains en avant.

Ce cadeau inespéré de la mer à notre communauté marque la fin, des temps difficiles ! Voilà ce qu'il me dit longtemps après plus tard dans la journée.

- J'ai trouvé la formule belle « les temps difficiles » comprends-tu Joseph ? ça marque les esprits simples. C'était théâtral... !

Son regard est perdu dans les rideaux et au-delà vers la mer...

.....

A mesure que le temps passe, les fruits ramollissent, l'écorce se fripe inexorablement. La géographie a été abandonnée aux tacticiens qui déplacent sans arrêt les frontières minimisent ainsi les risques d'attaque grâce à cette stratégie de l'indétermination. Les histoires ont remplacé l'histoire de sorte que nous n'apprenons que des anecdotes sur la vie domestique de nos dirigeants. Je vis dans un monde morcelé, conçu pour être indéchiffrable. Les journaux eux-mêmes contiennent plus de mots masqués que de mots lisibles. Cette censure est indispensable pour lutter contre l'espionnage lorsqu'on lit : « les beaux jours reviennent ». Personne ne peut s'entendre sur le sens exact de la formule. Certains présagent le pire et d'autres se réjouissent de la fin proche des privations.

De fait ce cadeau de l'océan dévoile une lassitude de vivre que je ne me connaissais pas, car je ne savais pas la nommer et que j'aurais pu l'appeler ennui faute de mot pour saisir le gouffre qu'il dissimulait.

Cette joie simple de la découverte sur la plage s'est alors ternie soudain par ce gouffre qui me laisse démuné et seul au bord du monde. Cette femme qui nous nargue tous dans son papier de soie m'éloigne de l'univers connu. Car on le sait le bord de mer est le domaine des esprits enfantins ; des rêves d'impossible et du drame total. Est-ce cela tomber amoureux comme je le lis sur la couverture des livres pour les clients : ouvrages charmants aux couvertures colorées ou des faux mousquetaires torse nu sauvent des femmes en robe à volant, ou des îles paradisiaques remplies d'oiseaux abritent des amours faites de cocktails sucrés et de pluies chaudes ou l'on court vers son destin.

Ouvrages effrayants maintes fois cornés et patinés abandonnés sur des rebords de fenêtre, sous les lits longtemps considérés par l'enfant que j'étais comme un poison violent que je ne devais jamais ouvrir sous peine de m'enfoncer dans l'horreur du romantisme adulte, devenus en un jour des manuels indispensables à ma survie. J'apprends les repas aux chandelles, les parfums capiteux, les promenades sous les palétuviers, la voiture décapotable où l'on laisse pendre négligemment le bras au-dessus de la portière. J'apprends les tourments, les serments, les œillades assassines, la trahison, le baiser volé ou farouche, la palpitation du cœur sous la peau satinée du cou et le lit défait par la tornade amoureuse.

Que couic, je n'y comprends rien..

J'ai dû lire quelques fois ces récits de détectives privés qui retrouvent tout : les assassins, les personnes disparues, les colliers volés et les chiens savants qui ont été kidnappés par des malfaisants. Je les vois sur les couvertures des illustrés avec leurs habits chiffonnés, leurs regards intrépides, leurs pistolets cachés dans un étui fixé au mollet.

Moi, je n'ai que des sandales et un pantalon court et je vis au bord du monde avec une intrigue plus grande que tout ce qu'on peut imaginer ici. Un mystère que moi seul entrevois. Mon oncle...

Mon oncle, il caracole avec ses rêves d'expansion économique.

Loin dans un monde dont j'ignore tout, isolé, comment tirer de ces livres des pistes pour mon enquête ?

Je suis maigre, mal assuré dans ma démarche, mon nez trop long fait une ombre disgracieuse sur les murs, la femme des oranges ne me remarquera pas. Je ne suis pas remarquable je suis l'ennui planté au cœur de l'été.

.....

LOS OTROS

On ne trouva pas dans la forêt de visage et de mains qui se tendaient devant le photographe qu'on avait fait venir d'une capitale proche, la figure tant esperée de l'icone. On fit des clichés, beaucoup, on regarda. On trancha, on recommença. Rien ne convenait : nunca persona. Les visages faisaient peur à l'immense propriétaire. Y voyait-il la rage enfouie des travailleuses, la réprobation, la haine peut être devant les mains manucurées et les manières de prédateurs des riches possédants. On se désola. On demanda à des peintres de broser des paysages idylliques vallonnés, piquetés de fruits orange. On pensa à faire peindre le portrait de la femme délicate du propriétaire. elle était pâle, maigre comme un clou de charpentier, malade. Alors en désespoir, on lança un détective. Un détective ça détecte : il trouverait la femme en parcourant les contrées. C'était un malin celui-là. Il rodait partout : les lavoirs, les ateliers de cousettes, les bals de débutantes, les trocs humains. C'était un caméléon, tantôt camelot, docteur, ingénieur, facteur, conducteur de tramway. Lui-même ne savait plus trop qui il était vraiment. Il vendit des aiguilles à tricoter, des boîtes d'oreillons d'abricot, des protections périodiques, tout ce qui pouvait lui permettre de trouver le modèle.

Mais les semaines passaient et la bredouille était toujours là.

C'est qu'il ne la fallait pas trop farouche. Il la fallait reine et vraie, modeste et douce. Ce qu'il voyait, c'était une armée d'ombres, de visages fermés. Des vies utiles. On ne s'y faisait pas photographe.

On avait trop fait de photos dans le passé. On s'était complu dans l'édification des images de soi. On avait circonscrit le malheur, donnant du monde l'image égoïste et très détaillé des hommes qui semblaient maîtriser le temps.

Mais cette frénésie élevée au rang d'une religion totale était vide. Les conflits, les guerres sans noms, les déplacements forcés de population avaient anéanti ces images parfaites maintes fois retouchées. A présent, on se cachait, on refusait de se montrer.

La photographie était redevenue cette obscure pratique dont on ne disait qu'elle volait l'âme. Trop de détails, trop de technologie avait tué cet art délicat. Ne restait que les cartes postales jugées sans danger car elles ne montraient que des paysages et des villes qui n'existaient pas, enfin si, presque.

Pas tout à fait : elles existaient autrement sous des cieux moins bleus avec des couleurs moins romantiques.

Alors on pouvait en trouver partout, les mêmes. 11 modèles de cartes postales, c'est tout .. Quel que soit le lieu : toujours le même. Il courrait donc le pays notre photographe. Dissimulant son art, ses instruments pour ne pas affoler les gens pour me réveiller les démons des icônes. Et que couic ! Personne. Pourtant, il ne pouvait en être autrement : elle existait sans le savoir. La photographie la ferait exister.

.....

NOSOTROS

:« Mon cher Joseph, le dénominateur commun de toutes les réussites, c'est l'échec ».

Ainsi mon oncle conclut-il notre conversation sur l'identité de la Capriciosa... il aime parler avec ses paraboles obscures, il se trouve alors un air de chaman ou de sage façon asiatique. Une solution s'offre à moi alors qu'assis sur le rebord d'une fenêtre, je regarde la plage où traîne une famille harnachée pour le bain.

Les rochers – la rocaïlle A l'est.

Nous nous sommes tous précipités sur la grande plage fascinés par le roulement continu des fruits dans les premières vagues et l'écume, oublieux des rocaïlles qui pointent vers le phare.

C'est là que je dois trouver une issue à ce qui m'enfièvre. J'aime ce verbe, je l'ai découvert dans les livres de romances.

S'enfiévrer c'est vivre plus, c'est être dépassé par les événements : tout moi ça ! Me voilà prêt :

- La gourde de guerre
- La musette de guerre
- Le couteau pliant
- Le croc en fer pour choper
- Le mouchoir large
- La carte d'état-major
- Un carnet recouvert de lustrine
- Deux crayons
- Un mètre de ficelle

C'est mon barda ordinaire pour contrer l'imprévu. J'en refais l'inventaire chaque jour comme me l'a appris mon oncle. Dans sa sagesse orientale, il dit :

« S'assurer du nécessaire, c'est se préparer à la survenance de l'impensable »

Admirable formule qui chez lui se complique d'une fiole d'alcool fort et d'un pistolet d'ordonnance équipé de trois balles.

Je pars, ce n'est pas loin, tout le problème est là. Il n'est pas question d'y parvenir d'un coup en ligne droite. Si on me surveillait ! de toute façon les vieilles du front de mer voient tout, commentent et jugent.

Je dois y « parvenir par le détour » encore une des expressions favorites de l'oncle.

Alors.

Je remonte en ville. La rue est terrible et coruscante. Je plisse les yeux tout est blanc cinéfié et flou. Je dissimule mon air décidé, je redescends, je remonte, un chien me suit. Je dois le semer. Rien de

tel qu'un chien pour donner l'alerte et me circonvenir (verbe admirable !). Le village est blanc de chaleur. Des caves montent un courant froid chargé de saumure et de vieilles odeurs de moisi après avoir accompli un long circuit courbe pour semer mes éventuels poursuivants me voilà à l'aplomb. Je dévale d'escalier inégal creusé à même la rocaïlle, suspicieux encore. L'océan est étale, plaque de tôle, piquetée de goélands comme une rouille blanche.

De toute manière si quelqu'un a voulu, il n'a pu que réussir à me pister. Ici, tout le monde se connaît.

Les rochers sont pointus comme couteaux, malfaisants, graissés d'algues noires avec des trous qui siphonnent l'eau et d'autres qui la crache comme geyser. Mes espadrilles sont ruinées en un instant :

« Joseph, la bonne chaussure garantie l'aventure ! » Toujours ses maudites maximes.

C'est parti : j'explore. Aspergé ,en équilibre instable, menaçant d'être happé dans des « vagues traîtresses » : je progresse. Une orange ici, une autre là. Comme j'avais raison de monter cette expédition. Alléluia !

Des fruits sans papier de soie. Beaucoup.

Un trésor qui a échappé aux mains vénales des villageois. Mais pour moi : que dalle ! Nada, peau de zèbi ! J'avance à l'extrême pointe là où les rochers traîtres se penchent pour m'engloutir dans l'abysse. Très joli mot l'abysse...

Et puis...

.....

LOS OTROS

Il pouvait suivre pendant des jours une femme dont le profil l'avait marqué. Il se faisait ombre glissant de ruelles en murets, de coin de rue en chemin entre les collines. Puis soudainement, il l'abandonnait au profit d'un regard croisé, d'un geste ample et généreux qu'il ait entrevu sur un marché. Il prenait des trains, peu soucieux de la destination. Arrivait en pleine nuit, repartait au matin dans des autocars remplis de paysannes. N'avait-il pas déjà quitté le pays ?

Il ne savait pas

Seuls les langages changeaient. Imperceptiblement, finement.

Les choses se disaient autrement ou ne se disaient pas.

Là les femmes étaient lourdes et trapues, elles remplaçaient les hommes partis à la guerre. Quelle guerre : il l'ignorait.

Là les femmes étaient grandes et délicates, partout des muriers des vers à soie, le clac-clac des métiers à tisser avait remplacé les coups de pioche et les terrassements. Les images s'entassaient, il les envoyait à la compagnie. Les télégrammes en retour étaient toujours les mêmes : « pas assez ». Et ces terres illettrées qui ignoraient tout du monde moderne, savaient les lampes au pétrole, la charrette tirée par le cheval et la rumeur comme source d'information... Il se ravisa.. Il revint sur ses pas, étudia des cartes, consulta des ouvrages interdits. Le temps filait. On s'impatiait dans la vaste entreprise, affolé toujours plus par les visages farouches qu'on découvrait sur les photographies.

On commençait aussi à être fasciné par cet inventaire : on découvrirait le monde tel qu'il se vivait loin des sucreries et des voitures précieuses, un monde brut et sans manière. Ces beautés sauvages donnaient lieu à des expositions discrètes.

« C'est eux, c'est notre peuple »

La crainte se mêlait au désir comme souvent chez l'homme. Le gouffre attire le pieds.

Mais où était-il ?

Quelles étaient ces contrées dont il n'avait jamais entendu parler.

Personne n'avait vu d'orange sur les terres qu'il parcourait. Certains, pourtant les conteurs, les racontait. Ils créaient des récits où elles pouvaient occuper la place centrale comme, les voyages en train, les mers immenses, le mythe du cargo, le téléphone wifique.

Au fil du temps, il en avait côtoyé des conteurs, itinérants ,comme lui. Obscurs, dépenaillés ou très soignés. Furieux ou encyclopédiques. On les retrouvait dans les bars et autour des braseros. Personnages modestes ou héroïques nourris et logés de place en place grâce à leur don de la parole. Ils avaient ce pouvoir rare avec les mains vides de faire apparaître aux yeux de tous des mondes qui existaient ailleurs. Le photographe s'amusait de ces faux oracles, ces prestidigitateurs venus comme lui des provinces riches...

Sa quête l'avait conduit au bord du monde en définitive. Là, tout se bousculait : ce qui arrivait encore des terres de profusion et ce qu'apportaient les rares navires qui y accostait. Il était fréquent que les femmes ressemblassent aux hommes. Vêtues de pantalons et de blouses épaisses, le visage dur tourné vers cet horizon dont on espérait encore.

.....

NOSOTROS

Et puis, quelques fruits roulants dans un trou d'eau, des lambeaux de papier flottants comme méduses : le trésor, le second trésor.

J'applique aussitôt la technique de mon oncle. Celle qui a fait ses preuves dans le contre-espionnage et la guerre de l'ombre.

- 1- Le mouchoir étendu à la surface de l'eau, bien plat, bien étalé
- 2- Faire glisser les morceaux de papier fragile au-dessus bien plats, bien étalés
- 3- Retirer le tout délicatement avec l'aide de deux crayons comme au mikado
- 4- Poser, laisser sécher au soleil

Rompu à ses méthodes par cet homme prévoyant et malin, j'attends assis dans un coin qui me dissimule de tout le village.

J'évite de regarder, conservant pour plus tard l'examen de ces reliques ultimes faut que ça sèche. ça sèche.

« Mouillé, c'est lavé, sec c'est propre » comme le dit mon oncle.

Souvenir de la marine qu'il ajoute !

Et comme je ne trouve pas de formule plus adaptée, je chantonne le « sec c'est propre » en attendant le séchage total de mon trésor.

Tout arrive lentement surtout ce que l'on souhaite « ardemment ». C'est un mot taillé pour l'aventure je ne l'emploierai qu'une fois.

Mes papiers malmenés par l'eau finissent par sécher mais à présent le soleil bas, un mauvais vent me glace jusqu'aux os. J'ai peur qu'on m'ampute les orteils, une oreille, voir une main.

Bien à l'abri, dans ma poche, le nouveau trésor, je file vers l'hôtel.

Mais quoi donc ? Que contiennent ces papiers ?

Il n'y a rien de plus passionnant pour un détective que de découvrir des indices, réussir à les composer comme une énigme et au mépris du danger, faire éclater la vérité.

La nuit a avalé la journée, à l'hôtel, l'oncle a sorti des catalogues épais. Il ne me laisse aucun répit et m'attrape.

« La vente par correspondance, Joseph ! »

Il me tend un de ces catalogues lourd comme une brique.

« Partout ici comme ailleurs la marchandise peut être livrée »

Il poursuit lisant à voix haute un formulaire qu'il a trouvé à l'intérieur.

« Madame, commandez dès à présent vos articles favoris et recevez les avant 15 jours chez vous. Si pas satisfait, remboursé. Port gratuit. La seule maison dont le client, fait la réclame »

Il le répète

« Fait la réclame ! » Te rends tu comptes Joseph de l'incontournabilité de cette mécanique ».

Il regarde autour de lui.

Cela ferait ici un excellent entrepôt. Juste des étagères, des échelles mobiles, tu seras magasinier ! »

La grande machine à voir l'avenir est lancée. L'oncle parle et parle, il décrit des procédés complexes, des déplacements, des relais, la distribution. Il a tout calculé, il a tout déduit en s'appuyant sur l'arrivée d'une cargaison d'orange sur la plage, il y voit le grand signal.

« Car si on peut perdre tout un chargement de fruit sans sourciller sans lancer les limiers des assurances pour le retrouver c'est que le monde a repris ses marques »

Il se tient jambes écartées devant une pile impeccable de dossiers crasseux.

« La marchandise Joseph est infinie comme Dieu » cette phrase tombe dans la salle à manger puis dans un grand geste théâtral, il roule une carte et la glissant sous un bras s'éloigne vers les cuisines

« Jambon purée ce soir ! »

.....

tard dans la soirée, saoulé par ses propres paroles, ivre de ses délires de commerce.

Dans ma chambre je peux enfin examiner ma trouvaille. Je mets en place un éclairage de guerre. Je cale une chaise contre la porte, j'étale enfin ma pêche miraculeuse sous la lampe de poche modèle Ahura - Mazda à pieds rétractables.

La mer a saccagé la finesse du papier mais les couleurs ont survécu.

Je devine sur les morceaux reconstitués des bâtiments. Des bâtiments comme posés sur un alignement soigneux de vergers organisés autour. C'est l'usine des oranges on ne peut en douter car dans les angles on les a dessinées deux par deux à la manière riche avec un entrelacs de feuilles et de fleurs délicates.

Je vois le lieu enfin

« La Capricciosa » est écrit en demi-cercle au-dessus des bâtiments. Ça fait pompeux.

Je ne peux rien voir d'autre dans cette représentation pointillée (oui je connais ce mot) de l'origine des fruits. On a omis les adresses des lieux. Sans doute croit-on comme le dit si bien l'oncle, qu'au seul nom de la Capricciosa » on saura reconnaître un gage de qualité trois étoiles. Mes yeux se remplissent de bimbaroles qui scintillent tout autour de moi. Je me crève à regarder un paysage minuscule grand comme quatre timbres postes : je fais chou blanc. Nada encore et encore.

.....

LOS OTROS

Il arriva au bout d'une longue voie ferrée rectiligne sur des terres qui buttaient contre la mer. Une mer sans esprit, étale : une grande nappe d'eau qui ne faisait rêver personne. Une sorte de gros village faisait le dos rond autour de deux grues portuaires mortes.

On était au bord. Là, où plus loin on ne peut aller. Là où tout peut survenir de cet océan gris qui tapait sans relâche une plage vide et un long quai mangé de rouille. Il resta un moment immobile alors qu'on fermait la gare. Il comprit qu'il n'y avait qu'un seul train. Il repartirait en sens inverse. Quand ?

Mais il n'est point d'endroit qui ne vaille pas. Tout est partout et nulle part. Alors ?

La gare était en lisière de la ville. Il marchait depuis un moment et pourtant les grues semblaient toujours lointaines. Puis tout finit par disparaître car un grand vent de sable se leva soudain. On le monta dans une charrette il ne sût pas si c'était un gros chien ou un âne qui la tirait. A partir de là, les choses semblèrent se dérouler sans son consentement. Il pensa qu'on agissait ainsi avec lui car il avait été le seul voyageur de ce train et donc aussi le seul étranger.

Ce trajet était interminable, on s'arrêtait souvent, on parlait autour de lui, comme d'une curiosité de cirque lors d'une parade. Les habitants restaient fantomatiques. Était-ce les rideaux de sable ou alors parce qu'ils semblaient sciemment lui tourner le dos.

Enfin, l'équipage s'arrêta. La bâtisse était vaste, blanche. Beaucoup trop importante pour une ville comme ça :

OTEL AMEXTA

« L'hôtel Amexta » entendit-il comme on le faisait descendre prestement. Un homme vêtu de blanc s'avança les bras écartés.

.....

NOSOTROS

« Empêcher à tout prix la rupture de la chaîne d'approvisionnement » L'oncle me cueille à la descente de ma chambre. Il est debout depuis l'aube a fait ses exercices d'hygiène dans le jardinet, cueilli des fleurs et les a disposées dans un vase sur le comptoir de l'accueil de l'hôtel puis il a repris ses prédictions en traçant à la craie tout un tas de tableaux sur une table de ping-pong qui l'a dressé à la verticale au centre de la salle à manger :

« Avec un pareil arrivage on peut songer au pire. Vois-tu Joseph, si la marchandise se perd il est nécessaire de faire supporter au client ce manque à gagner. Habilement – très habilement »

« Mais, enfin mon oncle, ces oranges viennent bien de quelque part, ne pourrait-on pas grâce au papier de soie remonter à l'origine ? » il me regarde, craie levée ;

« Remonter aux origines ! » comme tu y vas ! La marchandise est. Le papier est là pour donner le sentiment de luxe et d'attention apporté au produit. Cette image est sans importance en elle-même. Elle ne vaut que pour ce qu'elle réveille. Et c'est la convoitise qu'on cherche à introduire ici. »

- « Mais cette femme ? »
- « c'est personne, elle n'existe pas : un fantôme utile ! »
- Mais mon Oncle...
- Mais Joseph, tu n'as pas une vue d'ensemble, tu t'attaches à un détail insignifiant. Il te faut prendre de la hauteur, c'est une vision cosmique. Nous parlons ici du Trade, le plus haut degré de civilisation jamais atteint !

Il baisse la tête en signe de recueillement et dit encore

- Le Trade, disparu aujourd'hui mais qui peut renaître sous l'impulsion du hasard de cette formidable tempête ! »

Je sais que je dois mener cette enquête tout seul. Mon oncle, cet homme qui se grise de projets insensés et, qui voit au-delà de l'horizon des mondes de jadis remplis de machines fabuleuses et de marchandises inconnues ici, ne m'aidera pas. A présent, ses rêves occupent toute la salle à manger de l'hôtel. Il a extirpé des caves, des montagnes de catalogues en couleur, des échantillons abîmés enfermés dans des sortes de pochettes en papier sulfurisé. Il a rangé tout ça sur les tables. Il semble évident que toute cette documentation ne révèle pas du réel. Qui pourrait croire que toutes ces choses ont excité. On n'en comprend même pas l'usage ni la nécessité. Nous avons eu cette discussion à mainte reprise avec l'oncle. Je prétends qu'il s'agit d'œuvres d'art ou d'objets de culte ou pour mieux dire de talisman. Oncle a rejeté illico mon interprétation.

-« Moi je sais, j'ai vu ! » sa position est et restera définitive.

.....

LOS OTROS

L'homme de l'hôtel au langage précieux le fit entrer dans son établissement. Il vanta l'architecture moderne, les ventilateurs de plafond, les chambres froides, le choix important des boissons proposées au bar, les qualités organoleptiques des repas, la vue magnifique :

-« un cadre idyllique pour se ressourcer dans le calme »

Il le tenait par le bras comme un ami avançant souplement dans les salons ou de amples rideaux blancs se balançaient dans la brise qui entrainait par les larges portes fenêtres.

-« Et puis vous serez seul ! »

Il présenta cela comme un avantage désignant de profonds fauteuils tournés vers la mer.

-« Ah les chambres,...je ne vous ai pas encore fait l'article de notre confort exceptionnel ». Le temps ne semblait pas s'écouler normalement, figé lorsqu'il parlait puis filant à toute vitesse on eut dit que cet homme avait la capacité d'étirer les secondes. Il n'avait cessé de sourire glissant comme un danseur dans ce grand hôtel vide, montrant des détails de décoration alors qu'alentour les poussières semblaient s'immobiliser dans les raies de lumière. Il le conduisit à la chambre 11

-« Ici c'est bien dit-il et ce fut tout.

La nuit arriva, soudaine et brute sans l'annonciation du crépuscule du jour.

Il se retrouva au pied du grand escalier, un antique phonographe jouait un morceau langoureux et triste craquant à chaque tour. L'homme en blanc était là à l'attendre.

-« Vous aimez le Fade ? »

il ne répondit pas.

-« C'est une musique nostalgique de ce que nous aurions pu être, de ce que nous avons perdu, de ce que nous cherchons sans presque plus d'espoir... et indiquant la salle à manger :

-« allons casser la croûte ! »

.....

NOSOTROS

L'Oncle voit bien que je furète. Les oranges sont flétries ne reste qu'une petite collection de papier de soie suspendues par des épingles à linges. Il se plante devant moi

-« Joseph, veux-tu la connaissance ou le confort ?

Moi je n'y entrave que couic à ses questions philosophiques !

-mais quel confort ?

-ah, le confort... c'est un mot miraculeux qui permet de dormir sur ses deux oreilles mon cher § »

-mais mon oncle , je ne dors pas...

- Si Joseph tu dors mais tu es sur le point de te réveiller, sommeil léger. Dormir c'est accepter les oranges.

Les accepter sans chercher le mystère de leur survenance, c'est l'orange pour ce qu'elle est : utile, tombant à point inexplicable et inexplicquée.

C'est cela le confort. Mais conserver le papier plutôt que de se jeter sur le fruit, c'est le début des embrouilles. Des embrouilles garanties ! Ce n'est pas différent pour moi. Je lis, je consulte, j'étudie mais je calle pour meubler les blancs. L'économie d'échelle ne me poserait aucun soucis si je ne devais pas compter sur l'irrégularité des naufrages pour abaisser le coût unitaire, et c'est impossible...

Les marchés parallèles, flexibilité, stabilisation de la ressource, étudier l'éventail des options, vente au détail ou en ligne, cimentation de ma place de leader et surtout : la part de marché, la divine part de marché à défendre.

Tu n'imagines pas le bordel que cela crée cette arrivée inopinée de fruits exotiques dans notre petite communauté frileuse et arriérée : l'épouvantail du profit immédiat.

Le village a déjà englouti l'évènement plus personne ne parle de la tempête d'oranges. Sans doute par crainte d'attirer des étrangers, donc des voleurs. Et puis peut être aussi parce que chacun a fait ses petites affaires de son côté filant en secret vers le chef-lieu pour négocier son pécule de fruit en taisant le bénéfice qu'il en a tiré.

Ce monde où l'on cache, ce monde fait de chuchotements et de gestes secrets n'est plus le mien.

Petit peuple lucifuge du bord du monde où la seule chose qui dure est le présent... comme dit l'oncle :

- *Les coins sont des endroits sûrs (markus Wolf chef de la Stasi)* et puisqu'on n'en parle pas, c'est sans doute que cela n'a jamais existé dans le coin où nous ne sommes.

.....

- LOS OTROS

On ne sait pas mais là-bas dans la factorie on avait fini par oublier le sens de son voyage. On attendait les livraisons d'images, on organisait des soirées, il y avait des toilettes coûteuses, des cigares, des alcools rares, des éclats de voix. Les portraits agrandis garnissaient les murs : on découvrait le monde lointain. Cela passionnait tant qu'on se retrouvait lors de bals où l'on ne portait des tenues semblables à celles que les images montraient.

On répétait : le peuple, notre peuple » les mots dépassaient la pensée. Une séduction opérait. Seul le grand directeur parcourait les salons garnis de portraits immenses.

- « Il va finir par atteindre le bord de l'univers connu sans trouver notre modèle » Car il n'était plus possible de lui adresser de message. Le photographe avait dépassé les voies de communications traditionnelles. L'électricité n'atteignait pas ces contrées-là.

Mais la confiance du directeur était telle, il savait qu'il pouvait compter sur lui.

- «Un jour le cliché espéré sera sur mon bureau »

Et là bas sur le presque bord du monde..

« - Les femmes, les femmes mais monsieur ce sont encore ici des animaux domestiques ! »

Je vous parle de photographie ! L'homme en blanc fit tourner sa large serviette.

- « Alors là, on parle de l'âme de notre contrée.. Et vous cherchez quelque chose de typique, l'image même des populations halogènes ?

- Exactement, un modèle ! L'homme en blanc tira sa chaise en arrière, regarda de tous ses côtés. La vaste salle à manger était vide.

« Donnez-moi quelques jours que j'organise mes pensées que je lance quelques lignes... La nuit peinait à installer ses étoiles, c'était un noir danse compact. L'homme l'avait conduit jusque sur la terrasse dont l'extrémité même était engloutie dans l'obscurité.

- Nous sommes réellement au bord du monde, personne n'a pris la peine de tracer un horizon correct. Les navires se perdent et même les pêcheurs ne s'aventurent pas très loin des côtes. Il parlait, se déplaçant sans cesse, montrant le vide. Le voyageur se sentait à l'abri mais curieusement aussi comme si on l'avait conduit au bord d'une falaise. La nuit fut bonne. On n'entendait pas le ressac, il se rappelait des paroles de l'homme en blanc :
- « A croire que la nuit on roule l'océan comme un tapis.. !!

Le matin fut lumineux admirable de pureté. Les oiseaux s'appliquaient à leur géométrie calculatrice, sur la plage, un chien aboyait seul contre la mer. Pourtant.

.....

NOSOTROS

Mon ignorance est encyclopédique. Je sais des choses. Je peux les aligner comme cailloux sur le chemin mais je ne peux les relier. Le monde ne s'illumine pas pour moi : il se fragmente.

« Croire c'est voir ». dit l'oncle dans ses élans de frivolité philosophique. Pourtant, je crois sans voir et je vois sans croire.

Les oranges ne sont pas des oranges, c'est un message. Peut-être le début de la cohésion.

Une glue qui unirait tout ce que je sais isolement. Mes rêves sont des innocents aux bras écartés. Chacun est reparti vers sa petite vie désuète et poussiéreuse marchant dans les rues qui montent je vois, ici une bicyclette presque neuve et là un nouveau filet de pêche. Il y a moins de cheveux de sciure dans le pain et quelques rires s'élèvent, clairs, au-dessus des toitures. L'oncle a fait le calcul d'après la surface de la plage et la densité des fruits : « la manne, pain du ciel envoyé par le seigneur ! La manne répète-t-il en se moquant des villageois superstitieux qui craignent qu'on vienne la leur reprendre. Oncle en sait plus sur ce qu'il nomme les agrumes qu'il veut bien me le dire. Le vocabulaire qu'il a extirpé de ses livres craquants de vieillesse il le maîtrisait déjà.

Il navigue en terrain de connaissance comme si cet événement avait réveillé en lui une vie ancienne endormie par le ressac qui bat les fondations de son hôtel vide mais moi ? Il me faudrait courir le pays, gagner le chef-lieu chercher où, qui comment. Je ne sais suis qu'un enfant mal grandi. J'ai longé la plage presque un jour entier. Tourmenté par l'idée de découvrir des traces de naufrage. Sommes-nous vraiment au bord du monde ? Et ces défenses côtières bousculées par les vagues, retournées, éparpillées quelle guerre raconte-t-elle ? Quel ennemi disparu attendraient elles ? Est-il un jour venu ? La longue plage s'incurve, s'incurve : l'océan est-il circulaire ? Et si je marche assez longtemps me retrouverais je devant l'hôtel :

Tout est trop terriblement possible ici.

- Ah te voilà ! » dirait l'oncle sans étonnement, aucun. Le soir me cueille, bredouille devant la face éclairée de l'hôtel. Oncle claironne à pleins poumons :
- « *Chaque jour J est le premier, J2 c'est la stagnation suivi par l'inutilité suivi par un déclin atroce et douloureuse suivi par la mort. Et voilà, pourquoi c'est toujours le premier jour, la livraison...* » (jeff bezos)

.....

LOS OTROS

A buter enfin contre un océan indifférent, lisse, bombé. A se dire qu'au-delà il lui faudrait retourner.

Que cet homme en blanc affable et élégant le fascinait. Il décida d'attendre là-bas comme sous un arbre on persiste encore malgré l'orage. Il imaginait l'impatience de son employeur, les mains et les regards qui errent sur les images d'où rien n'a surgissent. Et tous ces fruits vendus sans la magie d'un papier de soie polychrome. Les cageots, les wagons, les transbordeuses pour les écartements de rail différents. Le vaste monde, enfin où les fruits roulaient de main en main. Pourtant, il ne l'avait pas vue, elle. Il n'avait pas pu la rater, des villes enfumées et industrielles aux cités cinéfiées, des presque désert, aux villes flottantes des marais aux cités mobiles ferroviaires.. Amazones des steppes, armées, couturières des manufactures, charbonnières des forêts, secrétaires des administrations tentaculaires de la capitale, femmes recluses des instituts de savoir vivre, femmes gueulantes des tours d'habitation vertigineuses, soldates aux visages fermés des casernes de montagne, asiates souples comme des serpentes... Alors, pourquoi ici la trouverait-il ?

-« Prenez cette canne qui facilite la réflexion, c'est comme un bijou et puis vous pourriez toujours dessiner si l'envie vous vient ! Il marchait ainsi, sans but avec l'accessoire que lui avait proposé l'homme en blanc.

Les femmes restaient insaisissables, glissant sur les murs blancs étendant le linge sans jamais se dévoiler vraiment. Et les larges paniers qu'elles portaient sur la tête créaient une ombre si noire sur leurs visages... Certes, quelques clichés.. Mais plus pour ne pas perdre la main ou la raison... Le Fade emplissait de ses chants plaintifs tout l'hôtel, une grande joie triste soufflait les grands rideaux, les tables désespérées de m'avoir aucun hôte, la pendule s'empêtrait dans sa marche contrariée...

« Mélancholische haus » pensa t'il en traversant tout l'hôtel pour accéder à la plage.

Il resta là, sous le soleil sans chaleur, les pieds sur la grande laisse de mer de couleur rouille anthropique. La canne faisait des petits trous ronds : un – deux- trois ...onze, il n'avait jamais poussé si loin ses expéditions. Malgré les cartes, les notes d'autres voyageurs il dû s'avouer qu'il ignorait tout des terres où l'avait conduit sa quête.

Et cet inexplicable hôtel, son luxe passé, sa démesure vide... Cela lui rappelait les villégiatures des anciens dignitaires, domaines soustraits à la vue du peuple par des hauts murs, des forêts inextricables.

Territoires interdits ou grandissaient leur progéniture dans la sévérité et l'isolement. Il traçait sans trop d'attention les arabesques sur le sable, fragments de runes et codex surgis de ses lectures. Des chiffres aussi. Une chaussure bicolore repoussa soudain l'extrémité de la canne.

« Vous êtes fous, vous alliez finir par écrire la date. Vous savez bien que c'est interdit ! »

L'homme en blanc avait surgit de, et le regardait. On n'écrivait plus de date depuis les guerres. Les guerres sans noms. Personne ne savait qui avait gagné ni d'ailleurs si elles s'étaient achevées. Le secret le plus absolu les entourait comme le nom des chefs et les mouvements de troupes. Il avait été décidé, il a longtemps de suspendre le calendrier et de fausser les cartes topographiques.

Mais ici, loin de tout, il avait cru que ces inutiles précautions n'avaient plus court :

- Si on vous voyait
- Mais qui ?
- Des sbires, des sbires,
- j'aime ce mot, il sonne comme un nom d'apéritif pétillant : le Sbire !

Allons boire un coup, la mer monte !

.....

L'ONCLE

« -J'ai parlé, j'ai beaucoup parlé. Je savais les couleurs, les textures, les fragrances...

Du par cœur, sans aucun support, debout au milieu du cercle de gens venus de toutes parts.

Les (Slava-Braun) par exemple avec leur grand filtre de carton, papier jaunes, presque du papier journal. Une grande fumée épaisse qui s'entête à rester, les craquements quand on tire dessus dans l'air froid. PAPIERUSKO POPULARNE : La cigarette du peuple, un miracle de rudesse et d'énergie. Je les savais et eux ils les voyaient.

J'étais un roi. Toutes ces denrées disparues je les ré inventais.

Les ALL-BORO cigarettes mentholées de l'ennemi, la boîte d'oreillons d'abricot SLADKII sertie 5/1, 200 ml cueillis à point sous le soleil de l'été... »

L'homme en blanc racontait, tout en dévorant tranche sur tranche d'un grand saucisson de cheval posé entre nous. Je passais d'un monde à l'autre, des braseros des Factoreries aux salons dorés moulures et miroirs. Je racontais les livres, la grande littérature des gares et des voyages en autocar : couverture pelliculée lavable impression novoprint sur Cameron B112...

Ils auraient pu se connaître, se rencontrer, se détester aussi car leur métier était presque semblable : démonstrateur de la réalité. Du fin fond des cuisines parvenaient des tintements légers. Une ombre contrariait la rigueur des tubes à lumière qui régnaient là-bas.

- « Vous vivez seul ici? »

L'homme en blanc se pencha en avant avec une expression enfantine de comploteur :

- Pas tout à fait. Il y a la cuisinière, la couq !

La lumière disparut alors dans l'office

-Comment se fait-il que je ne l'ai jamais vue ?

- Elle ne le souhaite pas, d'ailleurs moi-même, je la connais plus par ses repas que par ses réelles conversations. La cuisine est son domaine, je glisse des notes dans une trappe et elle les interprète à sa manière.
- Mais vous l'avez déjà vue ?
- Pas vraiment, plus une silhouette, une grande forme de dos : c'est ce qui la rend irremplaçable, ce mystère. Le voyageur compris qu'il ne tirerait pas grand-chose de l'homme et de son étrange cuisinière, cependant il insista

- - vous l'avez pourtant engagée ?
- Pas vraiment. Un jour elle fut là !

Il se tourna, vit les cuisines plongées dans l'obscurité et dit :

- Sa façon de me signifier que le repas est prêt à être réchauffer, c'est de partir la nuit venue et d'éteindre les lumières en sortant. C'est très efficace ! »
-

La sagesse qui est immobile est un frein aux raisonnements neufs.

.....

NOSOTROS

J'ai décidé d'accompagner l'oncle dans ses forêts de projets commerciaux.

Satisfait de me voir dès le matin attentif devant la table de ping-pong transformée en tableau noir il bat des ailes comme un goéland devant des coquillages.

« Nous étudierons aujourd'hui le nombre des choses »

Théorie que j'ai mis au point dans ma jeunesse lorsque je travaillais dans les chemins de fer ou sur les transatlantiques, enfin l'un ou l'autre ou autre chose...

La marchandise est une totalité. Elle croît de manière constante. Elle est, comme dieu au monde : omniprésente. Notre travail consiste à la faire circuler. Sa nature est telle que toute stagnation lui est mortelle.

Toujours en mouvement, échangée ou volée elle doit se mouvoir. Nous vivons des temps obscurs qui ont fossilisé tous les mécanismes..

Il y a des à coup, des effets de bourrage, des cailloux, des hémorragies soudaines. Et nous, nous devons être là pour agir le moment venu. On avait tant misé sur la marchandise qu'on en avait oublié le sens. Il ne s'agit pas tant qu'elle aboutisse à un endroit donné, il s'agit qu'elle circule. Son mouvement est l'essence même de notre civilisation. Cette circulation crée une énergie et c'est avec cela que se nourrissent les empires.

-Vois-tu Joseph, cette connaissance est innée chez les hommes. Regardes comme tout un chacun s'est précipité sur la plage et s'est empressé de remettre en mouvement les oranges.

Tout nous pousse vers la marchandise. Jadis, il y avait de grandes fêtes de rassemblements pour faire mouvoir les choses, pour qu'elles passent de main en main.

Il trace sur la table un vaste cercle de craie, piquette l'intérieur d'un grand nombre de points.

- « c'est la marchandise ! peut-on savoir où elle commence et où elle finit : non !

Elle surgit de partout car tout est marchandise : des couchers de soleils fabuleusement romantiques aux oreillons d'abricot dans leur sirop en boîte sertie 220 ml ! et elle se multiplie elle-même !

Comment ? Ce n'est pas le sujet de cette leçon. Revenons-en aux nombres des choses.

Tête de Gondole !

On avait pris l'habitude de faire des photographies de soi avec les choses qu'on possédait. Aujourd'hui, on sait qu'apparaître c'est se dévoiler. C'est figer un instant que ne reflète pas ce qu'on est. C'est figer le passé et qui retient le passé n'autorise pas demain à venir.

Ces choses constituaient une muraille, une protection devant l'adversité. Cette croyance folle, on poussait certains à poser devant ce qu'ils ne possédaient pas en propre.

Ils captaient ainsi l'aura magique de choses rutilantes et coûteuses dans l'espoir toujours déçu d'échapper à leur destin.

Ces choses avaient des noms. On en faisant la récitation maniaque, on l'inscrivait sur des vêtements comme autant de futilis talismans.

Bing Bang universel !

On commença à se décrire par les choses qu'on possédait ou non.

Dieu était déjà mort depuis longtemps, alors on était plus gêné pour réorganiser le monde. La sorcellerie était sur le monde. Je me souviens de formules magiques qu'on récitait sans comprendre.

- Tout chez vous tout de suite
- La même chose pour tous, partout.

Nous vivions dans une joie perpétuelle, chaque nouvelle chose étant un émerveillement. Mais c'était là, une grande duperie car notre plaisir était éphémère. Les étranges choses perdaient leur aura très vite. Il nous fallait les renouveler sans cesse. Ce mouvement faisait tourner le monde. Ce n'était plus la gravitation c'était la circulation de main en main des marchandises. L'anthropique est son nom Joseph. Tout était interprété par l'homme pour l'homme qui se souciait encore de la conscience magique des bêtes, des liens complexes de la nature avec la totalité de l'univers connu et inconnu : nobody ! On peut dire aujourd'hui que la plupart de ces choses étaient inutiles, indispensablement sans intérêt aucun. Elles étaient nous et nous n'étions plus personne.

Tu as la chance de vivre au bord du monde, dans un lieu où n'existe que ce qu'il faut. Un nombre défini de choses, toutes d'une nécessité absolue.

La survenue de ces oranges bouleverse notre monde, réveille les vieux démons. Avides et promptes furent les mains pour les saisir, rapides furent les esprits pour savoir en tirer parti. Écrabouillée notre mélancolie naturelle, salopées nos vies routinières.

« Mira que te mira dios » regarde quel dieu te regarde !

Sois prudent Joseph ce que tu pourrais découvrir...

-« Mais mon oncle, vous n'avez pas assisté à tous ces événements, ils sont bien antérieurs à votre naissance ! »

- La belle affaire ! Qu'importe mon explication est valable car elle a le mérite d'exister. Il y a bien longtemps qu'on ne cherche plus de réponse.

A la question du qui, quoi, pourquoi, comment, s'est substitué la sainte interrogation du combien, du ça sert à quoi !

Je décortique le réel comme un poulet rôti de repas de fête. J'étales tout bien à plat, je décore, je dresse et au final :

Je sais !

Il me regarde avec une assurance qui chasse tous les doutes, il essuie la craie de ses doigts et énonce son sacré principe :

- Le nombre des choses est la soustraction entre le superflu et le nécessaire et ce monde est extrêmement petit ! nous continuerons une autrefois, file car ton enquête piétine ! »

.....

- LOS OTROS

Car de fait, il n'avait jamais vu ces vastes domaines, ces plaines construites sous la domination exigeante des alignements rigoureux d'orangers. Ou se trouvaient ces vallons verdoyants, ces terres rêches et poussiéreuses où le vernis des feuilles constituait la promesse d'un paradis ?

Il savait les vastes bureaux de la direction, les boiseries compliquées de marqueterie. Il connaissait les longs couloirs qu'un gros linoleum vert transformait en espace aquatique, les grands portraits de membres fondateurs aux moustaches charbonneuses ...mais il n'avait jamais vu ce qu'on appelait « nos haciendas heureuses », habitué à la traque patiente ,aux affuts divers qui lui permettaient de se dissimuler à la vue de tous. Il désespéra pourtant assez vite face à cette étrange cuisinière qui semblait apparaître et disparaître dans l'hôtel. Ses vieilles astuces buttaient sur un mystère.

D'où venait-elle ?

Et comment réussissait-elle à s'éclipser si promptement ? Lorsqu'elle était présente à l'office les portes restaient verrouillées.. Seuls les vitrages dépolis trahissaient la présence d'une grande silhouette noire. Il réussit un ou deux instantanés. Images abstraites d'un spectre qui aurait hanté l'hôtel.

L'homme en blanc riait de tous ses artifices déployés en vain.

« Je ne peux rien, c'est sa nature. Je crois qu'elle capture la lumière et ne la restitue pas !

Pourtant.

Au bout de plusieurs jours les choses changent. D'abord dans les repas.

« Regardez le soin qu'elle a apporté pour dresser votre assiette ! La mienne est bâclée disait le propriétaire de l'hôtel.

- La roue tourne mon cher, patience ... Et en effet, de délicates fioritures végétales, des traits de sauces savants ornaient les grandes assiettes à monogramme de l'établissement. Il s'enhardit un peu, passant ses journées dans le grand salon, faisant ronfler le phonographe, lisant d'éprouvants romans d'amour trouvés sur les étagères. Il suspectait l'homme en blanc d'entretenir le mystère, de fomenter avec cette étrange créature.

Une distraction de vieil homme...

Un esprit facétieux et habile...

Une salutaire rupture dans monotonie de cette vie immobile.. Il finit même par croire qu'elle chantait doucement dans la cuisine.

Ce fade si langoureux et triste qu'on aime ici. Mais c'était peut-être son imagination.

Pouvait-on réellement être au bord du monde comme l'affirmait l'homme en blanc ?

Et si tel était le cas, était-ce le début ou l'extrémité.

Comment croire à cette idée passée de mode, si rétrograde. Ce concept nié par les plus grands savants avait-il ici toute sa valeur ? Les clichés de cette femme remplissaient la chambre. Signes abstraits, cabalistiques.

Vus du lit quand il était allongé cela formait un texte mystérieux, indéchiffrable message à son unique intention. Impropres à tout usage ces images seraient refusées par la direction des Haciendas.

Enfin, lui vint l'idée incongrue de disposer du matériel photographique devant la porte extérieure de l'office.

Il imagina cela comme une offrande, une requête, l'instrument qu'il choisit n'avait qu'un seul bouton.

C'était un dispositif enfantin, léger comme un jouet bon marché, avec un petit œil noir, avec une virgule de métal brillant surmonté de deux signes :

-un éclair nuageux

-Un soleil radieux

NOSOTROS

« Et alors ces livres ? »

Ces livres sont écrits pour les gens qui n'ont pas la vie ordinaire que nous avons ici. Tout est bien huilé, je n'y comprends rien ?

- Mais Joseph c'est l'amour ! c'est ça l'amour, l'apparence des délices et l'amer des déconvenues. Je suis certain que tu as regardé tout ça très vite !
- -Les couvertures ressemblent à des boîtes de bonbons !
- C'est un genre, faut que ça rutille, faut que ce soit sucré !
- Mais les titres mon oncle, les titres...

Il part d'un grand rire :

- Les titres, justement Joseph, les titres... ! et il s'éloigne satisfait de son effet.

Je regarde à nouveau la bibliothèque du grand salon, le désordre rageur qui a fait ses vagues de livres, retournés et cornés.

Quoi les titres ?

- Nous irons au-delà des rêves
- Comme une poignée de sable
- L'hacienda heureuse
- Le voyageur mystérieux

- Le message venu du passé

Je lis au hasard, ouvrant les livres comme des noix, craquant la couverture écrasant les reliures. Des pages et des pages de miel, de départs précipités dans la nuit de pas feutrés dans de vastes demeures endormies, la roucoule !

Ainsi je vois qu'il est tout à fait possible de créer une sorte d'histoire, un fil, d'un livre à l'autre ou les personnages se répondant en changeant de nom et d'âge sans jamais s'éloigner de leur projet de bonheur :

Trouver l'amour.

Certains ouvrages contiennent des notes dessinées, des mots incompréhensibles pour la plupart, des fois une fleur séchée malmenée par le temps, un morceau de tissu, un papier d'emballage de bonbon.

Tout ceci sent la poussière et l'ennui. Ceux sont des livres « à attendre ». Sans doute les garde-t-on à la main, on les promène, on les sort on les emporte au lit, à la plage ou dans ces véhicules de sport « entièrement décapotable » ? Et c'est après avoir ainsi consulté 88 livres d'amour que je trouve enfin quelque chose de probant « probant » un mot que l'oncle m'a appris, qui fait preuve.

La première photographie que je trouve, toute petite est floue.

Le livre a pour titre :

- « l'étrangère venue de la mer » qu'est ce qu'on y voit ? Presque Nada !

Une grosse ombre derrière une fenêtre.

Il me faut retourner dix kilos de livres écœurant de rose d'or et de fioritures de palmiers et de couchers de soleil vraiment délicieux pour trouver une seconde photographie, gaufrée et pliée repliée. La même vue quasi la même, plus noire encore mais j'y devine le fond du grand salon et son bouquet d'arums de papier dans leur vase gothique.

Ah ! Ce serait donc ici que ces photographies ont été prises, ratées, planquées dans des livres ?

Je me rappelle une des rengaines préférée de mon oncle, grand principe cosmique : Séparer ce qui est lié et lier ce qui est séparé.

Cette méthode de portée universelle comme il me l'explique permettrait de tout comprendre pour un esprit supérieur. Est-ce mon cas ? Où suis-je un pauvre imbécile ?

-Après une demi-journée de terrassement de livres que dont je sors éprouvé, j'étales sur une table mon butin, l'oncle le regarde :

« - excellente approche, la photographie a toujours été une tricherie, mais elle contient du vrai. On l'a toujours prise pour argent comptant : reflet exact du monde ...*mais le vrai se dérobe au milieu de toute cette exactitude* mais au fait, mange-t-on des oranges dans ces délicieux ouvrages d'amour ?

- On en déguste, elles décorent le fond de scène, elles sont infiniment exotiques. On en boit le jus. On fait des cocktails extravagants...

- - Alors Joseph ne lâche pas !

J'ai commencé peu après à trouver des dessins à l'intérieur des livres, tracés sur les pages, hatifs, légers ou insistés. Tous représentent une silhouette de femme tenant un panier sur la tête ou sous le bras.

« Mais qui a fait tous ces dessins ?

- Oh, un voyageur, il y a bien longtemps, j'avais beau le pister, il réussissait toujours à déjouer mon œil de renard et finissait par écrire dans tous les livres...
- - et d'où venait-il ?
- Du train !
- Mais quel train
- Le train qui venait parfois repartait puis revenait d'autres fois. C'était un photographe qui faisait des photographies !
-
- LOS OTROS

la photographie, sans doute une forme de philosophie, quelque chose qui était né au-delà de la peinture de portrait...

Lorsqu'on avait vu qu'il était possible de capturer une image du réel, que son apparition sur du papier était miraculeuse : une épiphanie, qu'une image faite de lumière et d'absence de lumière générerait des émotions semblables à la vie, le monde avait changé. Il n'y avait là aucun des miracles issus de l'électricité. Il n'y avait pas de machine, seulement un trou minuscule et une feuille de verre ou de papier. C'était un prodige. Et qui dit prodige dit danger. Ce fut peut être une photographie qui déclencha les grandes guerres. Un simple cliché pris à la va vite qui créa la propaganda, fit naître et mourir des amours des espoirs, la torture de l'attente.

Mais là, sur le rebord du monde quelqu'un résistait à la révélation. De nombreuses journées s'écoulèrent avant qu'il retrouve le petit appareil en équilibre sur une pile de livres d'amour dans les fatras de la bibliothèque. Le boîtier contenait une pellicule de 11 vues, lorsque la magie des diverses chimies eurent opéré il découvrit.

Une série de silhouettes floues. La diablesse avait pris son reflet capturé sur diverses surfaces réfléchissantes de la cuisine, dans le bosselé des casseroles, les faux plats des couvercles... Elle était donc là sans y être. Elle venait vers lui en s'éloignant. Elle se dérobait en s'offrant. Il dissimula les clichés dans les livres de la bibliothèque chacun annoté d'un mot :

- Presque
- Comme si
- Ne pas
- Au bord de ...etc...

Le manège se poursuivit les jours suivants : d'abord l'appareil jouet rechargé posé sur le seuil avec un livre puis la longue attente. Le livre il le choisissait longuement dans la bibliothèque. Seuls les titres l'intéressaient :

- Nous irons au-delà des rêves

- Le portait perdu. etc..

Son attente était faite de longues ballades, vers les grues mortes ou la gare si éloigné de l'hôtel.

Existait il encore cet autre monde au bout des rails et de l'autre côté de l'océan.

Ce monde en Panicolor fait d'abondances, de peurs et de villes tentaculaires ,ferventes ,aveugles du progrès et de la pénurie.

Seul l'hôtel témoignait qu'il pouvait exister autre chose. L'homme en blanc avait eu cent vies avant de venir s'enterrer ici. Sa conversation trahissait une vivacité d'esprit acquise seulement en côtoyant les puissants c'est à dire les personnes les plus dangereuses.

L'homme en blanc touchait le monde du bout des doigts, il chantonnait, ses paroles frôlaient le réel sans jamais le dévoiler. Il avait construit la rencontre avec la cuisinière comme un jeu, une distraction pour lui.

C'était sa manière d'offrir ses services, tout en restant un observateur amusé au fil des pellicules retrouvées se dessinait le portrait saisissant de cette femme qu'il ne rencontrerait probablement jamais. Chaque image contenait un détail, une trace légère. Dans sa chambre qui était son laboratoire, elle occupait tout l'espace. Les murs, le sol étaient recouverts de photographies charbonnées, sur exposées, brouillées.

Pièce par pièce

Détail par détail naissait une image de la femme aux oranges.

.....

NOSOTROS

J'ai pastillé tout un mur avec ces photographies petites que j'ai découvert dans les livres. Il y a bien quelqu'un dessus. Quelqu'un qui se dérobe. Une femme qui a vécu ici à l'hôtel. Voyageuse sans doute, aucun registre ne s'en porte pourtant la trace du passage ici. Pour l'oncle, tout ça se résume ainsi :

- Il y a eu du monde ici, toute sorte de personnes très intéressantes, venues de loin, de près, voyageurs perdus, fuyards et contemplatifs !
- J'ai fait au mieux pour chacun.
- Et aujourd'hui ?
- - Aujourd'hui c'est des oranges !
- Des oranges dont on ne fait rien !
- - Ah pardon mon cher ami, ces oranges c'est tout le monde entier qui vient à nous. Des centaines de personnes ont ainsi unis leurs efforts pour créer ce miracle, la vaste chaîne des « supplies » !
- Mais où vivent-ils ?
- Derrière mers et collines dans le vaste monde que parcourent trains et cargos.
- Alors nous ne pourrions rien savoir de ces fruits de ce naufrage, de leur origine ou de leur destination ?
- Nous pouvons imaginer. tout est là. C'est une des fonctions des marchandises nous permettre d'imaginer. C'est aussi sa force que de nous décevoir perpétuellement. Telle est la marchandise : Elle apparaît, on s'en saisit elle nous interroge nous ravit et nous frustre et nous abandonne à nous même. Chers clients que nous sommes ! alors, Joseph, nous cherchons à reproduire le miracle de son apparition en désirant encore et encore de nouvelles marchandises.

- N'est-ce pas un merveilleux tour d'illusionniste ? Chacun dans le village espère en secret un autre naufrage chacun rêve d'un matin clair et vidé de ses pluies avec la vaste grève recouverte de marchandises abandonnées, encore et encore.

- Je ne pourrais jamais savoir qui est la femme des oranges.

Je l'ai dit c'est une image. Une image précisément choisie pour susciter les interrogations et le désir. Sais-tu que personne jadis, presque personne ne regardait ces papiers de soie autour des agrumes ? On en mettait cinq ou dix par cageot, c'était joli, ça attirait l'œil. Les pingres les retiraient discrètement avant la pesée et les jetaient en cachettes, d'autres les volaient pour les collectionner...

Il y avait des liserêts d'or, des bleus intenses, des rouges comme sur les images pieuses du seigneur Pantokrator. C'était magnifique de simplicité et de sophistication.

Et vous avez vu toutes ces choses ?

Non bien sûr, mais je sais les raconter, les rendre poignantes avec des détails inoubliables et grâce à mes petits trucs !

L'histoire n'est qu'une possibilité, utile pour les puissants, modelée pour l'édification spirituelle des masses.

Elle est très fragile aussi, remplie de trous, mon rôle était de les boucher jadis et First c'est d'éliminer les éléments trop parfaits, augmenter l'importance d'un détail pour dissimuler le fait majeur qui est au centre...

Ce qui nous occupe ici n'est peut-être pas la plage couverte d'oranges, ou leur origine.

Nous vivons des temps de petite envergure nous ne regardons plus que des détails grossis par nos désirs, nous n'avons pas de projet, de vision. Nous sommes au bord !

Ton affaire de papier est peut-être ce qui redonnerait des couleurs à nos existences. Mais tu dois la mener seul. C'est le destin de tout héros : solitude et épreuves !

- Mais vous ne m'aidez pas !
- Eh non, c'est nécessaire. Si tu n'as pas le sentiment de lutter seul contre le destin ou les événements tu vas te confire dans le confort d'une théorie facile. Le genre de théorie qui commence toujours par :
- "point numéro un : me faire conseiller par un spécialiste.

La bibliothèque est dévastée, fouille de police en profondeur, chou blanc et supposition.

Indices contradictoires, portrait non exploitable du suspect. Investigations continues. J'ai le vocabulaire pour ce genre de situation, appris dans les livres eux-mêmes, ceux qui se nomment romans noirs. Je suis un roman noir et rien ne s'éclaire.

- Et ces photographies, c'est le photographe qui les a prises ?
- C'était un photographe alors oui : il a fait ces photographies !
- Et vous avez su d'où il venait
- Du passé !

- Ce n'est pas une réponse !
- Ici on ne peut venir que de la gare : et il est donc reparti en sens inverse, c'est logique !
- Mais qu'est-ce qu'il y a au bout de ligne ?
- D'autres lignes, une arborescence magnifique qui sent le goudron, le fer et le charbon
- Peut-on remonter cet arbre ?
- On peut s'y perdre ! Je m'y suis perdu, c'était délicieux d'indétermination et de mystère
- Et moi si je partais ?
- Tu te perdrais même !
- Est-ce dangereux ?
- C'est incontournable, dangereux et inévitable !

Cette conversation a lieu sur la terrasse dans le miel du soleil diminuant. L'oncle, je le vois. Prends-tu au sérieux mon questionnement.

Il y répond à sa manière, des origines et des indices. Il ne sait pas parler autrement. Il juge toute autre forme la conversation « collante d'ennui »

.....

LOS OTROS

Y eut-il vraiment une photographie à la fin de ce jeu fait d'apparition et de disparition ?

Il est un fait qu'on ne peut nier, c'est ce qu'on lança un jour les grandes machines à imprimer et que, plus tard on vit bien apparaître un peu partout des fruits emballés délicatement dans des papiers de soie historiés. Le papier ajoutant à la rareté du fruit l'aura d'un bijou. On voudrait bien savoir quelle sorte d'image le photographe se décida à envoyer aux haciendas. Mais il semble raisonnable de suspecter qu'il échoua dans sa tâche et repartit avec le train pour se perdre dans les arborescences ferroviaires.

On croit toujours que quand on sait, que lorsqu'on finit par démonter un mystère, le monde s'apaise aux alentours.

Mais non.

Toute vérité contient sa déception, un mystère ne vaut que parce qu'il reste mystérieux. Nous sommes ainsi faits que nous préférons les histoires aux faits, l'entourloupe des détails à la rigueur de l'analyse.

Ceci étant dit nous pouvons toujours broder de notre côté.

.....

NOSOTROS

La fin de l'été

Les vents ont viré au froid, de grands nuages fomentent à l'horizon l'arrivée de la saison des pluies. L'oncle a fermé les chambres du haut, il laisse encore les fenêtres largement ouvertes dans les salons mais le cœur n'y est plus : la saison sèche touche à sa fin.

Mon uniforme de l'institut K est là à s'aérer agitant les manches vides de la veste de toile bleue : le signal.

On sait tous les deux que mon départ est proche. Notre entrain à jouer encore et encore avec le vieux jeu de carte ou à inventer d'étranges cocktails la plupart du temps imbuables

« On pourrait l'appeler le SBIRE celui-là... » Et l'oncle de répéter sans fin

« Du Sbire, du sbire mais on ne boit que ça ici !

Qu'est-ce que je fais là avec mon adolescence cabossée de doutes et de fanfaronnades ? qui peut être cet homme debout au bord du monde ? On me l'a dit si souvent répété à l'institut :

« Tu as l'insigne honneur de représenter l'esprit de l'institut K. Choisi seul parmi tous pour passer les vacances avec notre merveilleux oncle »

Je me souviens des cartes qu'on écrivait tous.

« Mon cher Oncle... »

L'espoir ardent qu'on mettait dans ces quelques lignes. Le désir furieux d'être l'élu, celui choisi pour passer les vacances chez cet homme dont le portrait inquiétait le grand escalier de l'institut.

Chaque année y a-t-il ainsi des oranges ? Est-ce un miracle ou une banalité sur cette terre du bout ?

Me reste un papier de soie, bien plat, repassé. Les oranges ont pourries sur les étagères.

Finalement

Définitivement

Nécessairement.

Pour faire bonne figure avant mon départ l'oncle organise des séances de gymnastique. Des exercices brouillons qui l'ennuient

« Comme ça tu rentreras avec de bonnes dispositions quoique... »

On discute encore longuement de ce naufrage mais comme d'une aventure de plus en plus lointaine aux souvenirs estompés.

-n'y avait-il pas de citrons ?

- non mon oncle, uniquement des oranges.

Ça alors, j'aurais juré oui j'aurais juré... !

Il devient soudain très vieux très perdu. Il montre la plage qui n'est plus qu'un fin trait de sable.

C'était bien là ? Il fait ronfler le phono, jette un regard mauvais vers l'océan

- « Va encore nous grignoter dix à 20 mètres de sable, le salaud ! » de la terrasse où il s'est avancé il vitupère :

- « nous faut des hérissons tchèques, des asperges, des chicanes. C'est toujours à la saison des pluies qu'ils reviennent. Des mines flottantes de bonnes grosses Telerminen en lisière de plage, des...
- Mais qui donc ?
- Los Otros joseph, les Otros !

Je ne saurai rien sur los Otros, terribles ennemis héréditaire. Le ciel est lourd de nuages, l'horizon a disparu comme si on avait commencé à rouler le monde tel un tapis. La saison des pluies.

Seul l'oncle connaît le jour de mon départ. Le jour des trains, des adieux, des réponses perdues. Le jour de la valise fermée. Un matin, il regarde le ciel, le vol des oiseaux, la courbure des longues tiges du seigle de mer.

Il dit :

- « Le train partira ce soir »
-
- JOSEPH

Quand les réponses ne sont pas contenues dans les questions comme le croient des imbéciles qu'arrive-t-il ? L'oncle dit que c'est parce qu'il n'y a pas de question. A l'institut, nous apprenons à répéter ce qui existe déjà. L'inconnu n'a pas été prévu.

S'en tenir à la dimension du nécessaire tel est l'ambition de l'institut K.

Certains professeurs disent à voix basse que c'est l'enseignement de l'acceptation du monde. Il y a ce qui existe et tout le reste qui, faute d'exister pèse sur le monde pour le faire basculer.

Notre devoir est de maintenir en équilibre : de lutter contre l'inconnu. Je viens d'échouer. Était-ce la leçon de mes vacances chez l'oncle. L'épreuve que l'on m'avait préparé me demandera-t-on au retour un devoir de plusieurs pages sur cet évènement. L'oncle me jugera t'il sur mes vains efforts pour résoudre le mystère des oranges ? Ou alors. Pourtant ...

Que peut bien m'apporter la connaissance ?

Des réponses ou des tourments ou alors est ce le même mot ? Ne puis-je pas dire : Les tourments de la connaissance ?

J'ai vu un détail de la vaste mécanique du monde. Un détail de son chaos dissimulé sous la perfection de ses jours toujours recommencés à l'identique. Le train arrive à la grande bifurcation. On y change d'écartement de voies.

L'oncle disait :

« C'est la rupture de charge Joseph, le lieu merveilleux de tous les possibles, quelle chance tu as de voir le point de contact des réseaux. C'est l'endroit où toutes les forces du monde connu s'annulent »

On nous fait descendre. Il n'y a rien d'autre que l'entrelacs des rails et de grandes machines de transbordement.

Mot délicieux : Je suis ici et je passe là.

Derrière moi : le chemin du bord du monde, devant moi : la route vers son centre.

Je suis au milieu.

Ici, tout est lent, tout est précautionneux : Les trains de roues qu'on change, les wagons que les grues soulèvent dans la longue plainte du métal grinçant. Nous attendons tous sur le quai : voyageurs, animaux et marchandises. Nous attendons qu'on nous attribue une place, notre place. Moi vers l'institut K. Les animaux vers les abattoirs. Ou vont ces personnes ? Qui sont-elles ? Ici chacun évite le regard des autres. Ce moment suspendu ou n'avancons pas, ces heures où nous nous tenons en équilibre sur la carte du réseau ferroviaire. Du plus loin que je puisse voir, il y a des routes et des routes ferrées qui filent vers tous les horizons, ou qui arrivent toutes ici.

Le jour finit par céder la place à l'éclairage bleu de la vaste gare et à la nuit. Les hauts parleurs parlent mais ce sont des litanies de chiffres de directions inconnues nous sommes tous mis à manger nos victuailles de voyage. Sans doute par lassitude ou parce que la nuit si dense qui pèse au-dessus de nous doit être conjurée par le boire et le manger.

Puis.

J'ai vu venir de l'horizon l'œil jaune des trains, machines caparaçonnées de graisses durcies et de sables, des trains aux fenêtres des wagons soudées, la plateforme couverte transportant des monstres de guerre assoupis. J'ai vu le transbordement de prisonniers sous l'éclairage bleu et la rage des chiens qui les gardent ; j'ai vu un homme déguisé en femme monter en cachette avec la marchandise mais c'est une autre histoire. Tout est marchandise : les gens, les bêtes, les canons, et l'étudiant dans sa veste de laine à boutons armoriés. Des fois, j'ai cru voir l'oncle dans un costume de lin blanc. Il donnait des ordres aux chefs de train et tous obéissaient servilement.

J'ai vu, illuminé comme une fête, passer un convoi il n'y avait que des enfants derrière les vitres, tous bien raides avec des gâteaux plein les mains.

Je crois.

Les trains qui poussent de grandes colonnes d'air nous font presque tomber. La nuit est très avancée, nous sommes toujours sur le quai.

La bifurcation : division en deux branches à la manière d'une fourche. Je l'ai lu dans le « Je sais tout » chez l'oncle.

Je suis là où les voies bifurquent et se bifurquent

« Da plaz to be » Comme dit l'oncle.

A présent, plusieurs trains sont à quai, rivalisant de jets de fumée, de grincements. Les coups sourds que donnent les mécaniciens se répandent d'un bout à l'autre des convois. Ils sont les chants des tribus nomades, signaux lumineux codés que ces peuples du train se lancent dans la nuit.

« Gagnez un voyage merveilleux sans obligation d'achat » Disait un des prospectus de l'oncle. La marchandise peut tout :

- Changer la vie
- Changer la destination de ma vie
- Me conduire au-delà des rêves, c'était écrit en gros dans les couleurs criardes on ne peut qu'y croire, j'y suis !

« Le gagnant laisse éclater sa joie »

Je les ai toutes retenues ces formules, ces phrases magiques qui promettent bonheur et vie facile.

- La vraie vie à portée de main
- Repartez avec un bon d'achat !

Immarcescibles formules. Peut-être est-ce à portée de main en effet. Je glisse lentement vers le fond des quais ou des lampes sont mortes et je me dissous dans l'obscurité. C'est le moment où dans les romans on reste en haleine, inquiet pour le devenir du héros.

Les trains sont nombreux assoupis mais grondants de leurs chaudières où ont fait monter la pression.

- « Hey gamin ! »

La voix dans le noir. Comme dans les plus beaux livres le héros est toujours secondé ou tiré d'un mauvais pas par un autre intrépide.

« Hey gamin, tu cherches à partir ? »

Chercher à partir deux verbes qui définissent bien la grande bifurcation...

Un briquet craquant d'étincelles s'est allumé plus loin, je fonce.

Qu'y a-t-il de plus beaux que foncer dans la nuit ?

Un papier d'orange mystérieux, une enquête qui piétine, et soudain.

C'est la victoire des interstices sur les grandes perspectives.

Le trou dans la nuit.

Il me lance une grande main, je monte dans un wagon où l'obscurité est compacte. Il me guide. Mes pieds heurtent des objets, une barre verticale me tape à l'épaule. Je...

On finit par s'asseoir.

Il allume une toute petite lampe à huile confectionnée avec une conserve vide d'oreillons d'abricots. C'est une femme. C'est l'homme déguisé que j'ai vu plus tôt. Il ne porte plus sa perruque, ses cheveux sont rasés sauvage avec des entailles et des croûtes de sang séché.

Sa robe à fleurs est magnifique, je dois le dire. Il me regarde longuement, détaille les boutons de cuivre de ma vareuse de l'institut K. Allumant une cigarette qu'il me tend il dit :

‘ Tu veux une Slava Braun ? et ajoute : moi c'est Joseph !

Alors je ne dis rien d'abord devant ce visage fatigué mais volontaire puis je demande.

- Ce train, il va où ?
- Il file droit sur Mittelstadsz (*la ville du centre*), le centre de tout, l'endroit où on se perd et où on ne retrouve personne !
- Je pourrai changer de nom ?
- On t'en achètera un au marché, il y a toujours quelqu'un pour vouloir en changer, gamin : »

.....

Je vivais dans des temps où la croyance de la connaissance d'un détail révélerait le tout. On avait jeté aux vents mauvais du modernisme les théories de la vue d'ensemble et des chaînes de conséquences. Le dos tourné aux progrès il nous restait l'univers infini de l'origine magique des événements.

Ainsi mon interprétation des faits est elle toute aussi juste que toute autre. Elle éclaire sa part. La multiplicité des résolutions forme un faisceau de preuve autant pour nier que pour confirmer notre existence réelle. Certains disent ce sont des histoires et ils ajoutent :

- Et à côté, il y a l'Histoire.

D'autres encore prétendent que toutes ces histoires sont l'Histoire.

Alors chacun, peut dire avec aplomb qu'il sait. Il sait. On sait. Je sais.

- Bien des années plus tard, je retrouvais le papier de soie au fond d'un livre volé à l'oncle :
- « l'empire des émotions »

Pieuse relique d'une vie simple d'enfant crédule.

Les couleurs passées à la terrible épreuve du temps l'image de la Capriciosa surgit.

C'est un dessin naïf trop plein de tout ce qu'on a voulu y faire figurer. C'est touchant de maladresse et de faux luxe. Cette petite figure sans charme, aux couleurs violentes, ce visage brouillon et maladroit...

Oranges trop grosses, ciel trop bleu, femme aux gros traits...

J'en pleurerai de rage tant cette image m'avait fait rêver. Mais il y avait une certaine beauté dans cette petite feuille éphémère qu'on froissait sans un regard tout en pelant le fruit.

Un ticket de passage pour un tour sur le grand manège de ce monde.

15 Janvier 2018 à Caen – 11h23